

dévouement des médecins et des infirmières attachés à chaque réserve, grâce aussi aux nombreuses écoles où les petits Peaux-Rouges des deux sexes sont initiés aux lois de l'hygiène.

Dans les provinces dites "des Prairies", organisées sur ce qui fut le "Far-West", les Indiens sont devenus de bons agriculteurs, et nous lisons dans le rapport "qu'ils cultivent leurs terres beaucoup mieux qu'ils ne le faisaient auparavant, et que la majorité d'entre eux font d'aussi bon travail que celui des fermiers blancs." Voilà qui prouve que la race est loin d'être réfractaire au progrès, comme ses contemporains l'ont prétendu.

Mais occupons-nous plus spécialement des Indiens de la vaste province de Québec, où nous allons retrouver des noms que récits historiques et romans d'aventures nous ont rendus familiers. Pour parler de ces tribus, nous aurons recours à d'excellentes notes qu'a bien voulu nous adresser M. Claude Mélançon, l'écrivain canadien-français dont nous avons déjà eu l'occasion de mentionner le nom dans ces colonnes.

Les Iroquois ont leur principale réserve à Caughnawaga, non loin de Montréal, en face du village de Lac-Écarlate, dont toute la population fut massacrée par leurs ancêtres dans la nuit du 5 août 1789. Jadis réputés pour leur férocité, ces Indiens font preuve d'une remarquable intelligence, et ils se sont pliés volontiers aux exigences de la civilisation. Ils font d'excellents ouvriers métallurgistes, et, comme ils ignorent le vertige, on les emploie de préférence pour certains travaux périlleux. Plusieurs rendirent de signalés services dans la construction du fameux pont de Québec.

Vous trouverez sur leur réserve de nombreux appareils de radio, des phonographes à la douzaine. Vous y rencontrerez même de jeunes *squaws* qui portent les cheveux coupés à la mode... et qui fument la cigarette ! A titre de contraste, nous rappellerons que Catherine Tékakouïtha, surnommée "la Geneviève du Canada", et béatifiée par l'Église romaine, était une Iroquoise de cette même réserve.

Les Hurons, qui formèrent jadis la plus nombreuse nation indienne du Canada avant d'être décimés par les massacres qu'en firent les Iroquois, ont leur principale réserve à Lorette, non loin de Québec. Leur changement d'existence a modifié considérablement leurs traits physiques, au point qu'un observateur superficiel les prendrait pour des blancs. Ils forment une population paisible et très religieuse.

Les Algonquins, disséminés dans le nord de la province de Québec, sont restés plus primitifs que les Hurons et les Iroquois. Ils possèdent une réserve à Pointe-Bleue, près de Roberval ; mais beaucoup d'autres continuent à mener une vie nomade dans les vastes solitudes qui s'étendent entre la voie transcontinentale du Canadian National Railway et la rive méridionale de la baie d'Hudson, où, vivant du produit de la chasse aux fourrures, ils ont à lutter contre la concurrence des trappeurs blancs.

Mais ce sont de grands enfants qui ont pour principe de ne point se faire de bile, et l'argent fond entre leurs mains avec une rapidité incroyable lorsque, au printemps, ils ont vendu leurs précieuses fourrures, et qu'ils se voient à la tête d'une petite fortune de quatre mille à six mille dollars. Et, ici, je transcris mot pour mot ce que m'écrit Claude Mélançon...

"Ils achèteront, par exemple, des mobiliers de salon, eux qui vivent sous la tente, ou même des machines à écrire ! J'ai vu un Algonquin acheter pour dix dollars de crayons. Naturellement, il ne savait pas écrire ; mais ce "petit bout de bois qui faisait des signes" lui plaisait, et il en fit une généreuse distribution à sa femme, à ses neuf enfants et à ses voisins."

C'est à cette race algonquine qu'appartiennent les Micmacs, qui ont le singulier honneur d'avoir enrichi d'un mot le français. Ce furent les premiers Indiens que nos ancêtres

rencontrèrent sur les rives du Saint-Laurent, et, naturellement, nos braves Normands et Bretons ne comprirent goutte à leur dialecte, si bien que *micmac* servit bientôt à désigner une chose embrouillée.

La conclusion de M. Claude Mélançon, amplement justifiée par les photographies reproduites sur ces pages, serait à transcrire en entier :

"Les étrangers qui visitent les réserves indiennes, dans l'intention d'y rencontrer des êtres primitifs et pittoresques, sont dupes d'une illusion. Nos Indiens du Canada, qui se tiennent au courant du progrès moderne, n'aiment pas à être regardés comme des bêtes curieuses. Tel grand personnage qui fut reçu dans une tribu dont les "guerriers" le proclamèrent chef honoraire, en le baptisant d'un nom pompeux, amusa probablement les Indiens beaucoup plus que les Indiens ne l'amusèrent ; et il y a des chances pour que le nom dont il se pare soit moins honorifique qu'il ne l'imagine. Connaissant l'humour de mes amis les Peaux-Rouges, je serais porté à rire avec eux de la suffisance des blancs, qui croient flatter par leur présence des hommes intelligents, fils ou petits-fils de chefs fameux, et qui sont loin d'admettre la supériorité des pigments blancs sur les pigments rouges.

L'Indien est un déraciné : il est fait pour une autre vie que celle que la civilisation lui impose, mais il subit ce mal incurable en philosophe et en grand seigneur. Et Claude Mélançon termine son ardent plaidoyer par ces lignes magnifiques :

"Peu de personnes se sont penchées sur l'âme indienne, mais celles qui s'en sont donné la peine y ont découvert, sous un extérieur d'impassibilité, une ardeur, une beauté, un idéal étonnants. Dites bien que les Indiens ne sont pas des bêtes curieuses, mais de grands seigneurs déçus. Ce n'est pas seulement une race de fabricants de mocassins et de coureurs des bois, mais c'est surtout une grande nation malheureuse qui, naturellement noble et généreuse, a fait trop confiance aux blancs."

VICTOR FORTIN.

Les peaux-rouges tels qu'ils sont



Deux petits Iroquois dans les paniers tressés par leur mère.

(Cliché C. N. R.)